

---

# DOCUMENTS

POUR SERVIR

## A L'HISTOIRE DE BONE

---

(Suite. — Voir les nos 184 et 187)

---

### MARCHE

La marche vers Constantine fut tellement pacifique que le narrateur ne doit prétendre qu'à en tracer l'itinéraire avec quelque exactitude.

Le 13 novembre 1836, le temps se soutenant au beau, le Général en chef et le Duc de Nemours partirent de Bône à 8 heures du matin. Le bataillon du 2<sup>e</sup> léger, le 63<sup>e</sup> régiment de ligne et la majeure partie du 3<sup>e</sup> régiment de chasseurs à cheval marchaient avec eux. La brigade de réserve se porta aussi en même temps jusqu'à Dréan, pour en repartir le lendemain avec les équipages et les convois de vivres.

Les soldats de tous les corps étaient déjà pourvus de 5 jours de vivres, en riz et en biscuits, renfermés dans un sachet qui ne devait être ouvert que quand l'ordre en serait donné. Ils reçurent au Camp de Dréan pour deux jours de pain, et la viande sur pied pour sept jours. Chaque corps fut chargé de prendre sous sa garde et de conduire à la suite les bestiaux qui composaient pour lui ce dernier approvisionnement.

De Bône à Dréan, il y a 4 heures 10 minutes de marche au bon pas d'un cheval ; c'est d'après cette allure que j'évaluerai, dans la suite de ce récit, les distances parcourues. La route est bonne et découverte. On ne se lasse pas, durant ce trajet, d'admirer la vaste plaine de la Seybouse, nue, mais féconde, qu'embellissent quelques points plus fertiles encore, pourvus d'arbres, et qu'on désigne sous le nom d'Oasis. On laisse à droite de belles montagnes, de bonnes prairies et de riantes collines. C'est sur ce territoire qui appelle les bras, et pour la culture, et pour l'assainissement, que se sont réfugiées des tribus chassées vers nous par la cruauté et les déprédations d'Ahmed Bey.

Le camp de Dréan est un retranchement de campagne, élevé depuis peu par la garnison de Bône ; les troupes y vivaient sous la tente. Il ne renferme que quelques magasins en planches, et une caserne à deux étages, construite en automne, qui n'avait pu être achevée avant la mauvaise saison et dont quelques portions s'étaient déjà écroulées sous les pluies.

Le maréchal, voulant se rendre ce jour-là jusqu'à moitié chemin de Guelma, repartit du camp de Dréan vers 2 heures et fit porter son bivouac sur le Bou-Afra, à une demi lieue du Marabout de Sidi Amar, dans le territoire des Oulad-ben-Aziz. — De Dréan à ce point il y a 2 heures 25 minutes de marche. Le terrain est agreste et, en partie, couvert de broussailles. La route passe au pied de quelques roches dénudées qu'on peut apercevoir de la hauteur même de Dréan. Elles s'appellent Hadjer-Nahel.

Les routes étaient affermiées et bien praticables : nous marchions avec facilité ; la réserve et les convois auxquels avaient été réunis 400 mulets chargés de vivres et de cartouches devaient suivre sans obstacle. La première brigade était déjà à Guelma ; les autres nous devançaient d'une journée. Les compagnies du Génie marchaient avec elles, chargées, soit de commencer un

établissement aux ruines de Guelma, soit d'aplanir à l'avance les difficultés que la route aurait présentées.

Dans la soirée du 13, un violent orage survint ; une pluie battante dura jusqu'au lendemain 10 heures. Le Bou-Afra où ne coulait à notre arrivée qu'un filet d'eau, s'éleva de plus d'un mètre et vint envahir le terrain où avaient été dressées, sur la rive gauche, les tentes du quartier général. Un officier, chargé de porter des ordres à Dréan, fit de vains efforts pour franchir ce torrent ; un des chevaux de son escorte y périt et le cavalier n'en fut tiré qu'à grand'peine.

Les crues subites et considérables des petits ruisseaux de cette contrée sont à prévoir. Les colonnes qui opéreraient la correspondance entre Guelma et Bône, pourraient fréquemment se trouver enfermées tout à coup, soit entre le Bou-Afra et le ruisseau de Nechmeya, où nous parvînmes le soir, soit entre celui-ci et la Seybouse. Cette dernière rivière nécessitera un pont-levis vis-à-vis de Guelma, si l'on occupe ce point d'une manière permanente ; il n'y a point à se fier au gué qui s'y trouve.

On put partir vers midi : le chemin s'élève sur une colline prolongée que l'on suit pendant une heure ; elle est couverte de taillis que nous trouvâmes en partie brûlés, pour renouveler les pâturages, selon la coutume des peuples pasteurs. Du reste tout le pays environnant est sans culture et paraît sans habitants ; triste caractère des territoires contestés. On passe trois faibles cours d'eau qui probablement tarissent en été. Après un peu plus de 2 heures de marche, on parvient, au sortir d'un petit bois, sur le Mechinéïa où nous campâmes. L'infanterie et les voitures n'arrivèrent que vers 4 heures. Le 63<sup>e</sup> avait fait un détour pour aller plus haut passer le Bou-Afra. Le régiment de cavalerie, parti avant nous, vers 10 heures, avait continué jusqu'à Guelma.

Le temps s'élevait. Nous quittâmes le bivouac à 8 h. moins 1/4. On arriva au sommet du passage de Mouara, dans la montagne de Mouelfa, à 9 heures. De ce point,

en se retournant vers Bône, on jouit d'un aspect extrêmement étendu et d'une grande beauté. Vous êtes dans le territoire des Beni-Four'al. On met une heure pour descendre à travers un pays varié et souvent pittoresque, aux bains antiques de Hammam-Berdâ; les eaux en sont tièdes. Des roseaux, des lauriers-roses et des lentisques ont envahi la majeure partie du bassin dont une portion circulaire est assez bien conservée. On trouva en ce lieu un fragment de mosaïque, et probablement des fouilles y seraient intéressantes. Tout ce pays, au reste, est sillonné de débris antiques. On suit, à partir de là, une route romaine bien reconnaissable: de petites bornes régulièrement taillées, également espacées, en bornent encore les deux côtés. Pour déboucher dans la plaine de Guelma, nous longeâmes pendant 45 minutes une vallée charmante et dont la végétation est vigoureuse: un amphithéâtre de montagnes gracieuses et bien boisées se dessine à gauche. Oh! les belles exclamations de joie que ces lieux excitaient chez les curieux venus en poste de Paris, et qui ne voyaient encore de la guerre que ce qu'elle a de singulièrement gai, un voyage armé dans un pays remarquable.

De cette troupe inutile, non pas à l'en croire, mais très affairée et gravement pétulante, chacun, selon son goût, trouvait là quelque chose à admirer et à vanter: l'antiquaire, l'industriel, l'homme aux grandes cultures luttaient d'enthousiasme: l'un s'emparait de ces prairies ou défonçait des guérets que celui-là voulait fouiller pour la science; l'autre exploitait les bois et les faisait déjà, tout débités, descendre la Seybouse. Quels beaux récits on s'apprêtait à faire aux gens de Paris, quand on se retrouverait dans les salons, au centre d'un cercle debout, le dos au feu! Hélas! de ce nombre, il en est que les privations et la peur ont tués; d'autres sont tombés en démence. Tel qui courait à la recherche du moindre cours d'eau et y bâtissait de suite au moins un moulin, ne se doutait guère alors qu'au retour, la barbe

longue et le teint hâve, les yeux égarés, mais plus défait encore et plus changé d'esprit par le découragement, il maudirait les chutes d'eau, et que tous les emplacements de ces belles usines qu'il avait fait tourner en pensées ne lui sembleraient plus qu'autant d'exécrables fondrières.

Nous descendîmes dans la plaine. Les brigades Trezel étaient campées sous les tamarins, près de la rive gauche de la Seybouse. Une longue file immobile de troupes sous les armes en bordait le cours. Le prince et le maréchal les inspectèrent, passèrent, quoique difficilement, la Seybouse à gué et allèrent visiter la brigade du général de Rigny, établie plus haut sur les ruines de Guelma. Les restes de cette ville antique, qu'on prétend être l'ancienne Calama, sont encore imposants. Ils se composent d'une vaste enceinte soutenue de tours carrées. Une partie est debout, une partie est renversée. Je laisse à décider aux habiles si ces murailles en pierres taillées sans ciment ont déjà été relevées, ou si elles sont le pur débris de la construction originale, mais le tracé m'en a paru évidemment antique. Peu de travail y reproduirait une fortification respectable, qui deviendrait sans doute dans cette belle position le noyau d'une ville nouvelle. Une source coule près de l'enceinte ; non loin de là est un amphithéâtre romain et quelques colonnes d'un petit temple.

Le maréchal employa le reste de cette journée à reconnaître lui-même les gués en amont de Guelma et les terrains en avant, dans la direction de Ras-el-Akba. Ses ordres furent donnés pour le lendemain.

La nuit ne devait pas se passer sans un commencement de mésaventure. L'artillerie avait sous sa garde un certain nombre de mulets de réquisition qui portaient un approvisionnement de cartouches. Au grand désappointement du corps savant, on s'aperçut le matin qu'une soixantaine de ces bêtes de somme avaient disparu,

heureusement sans leur fardeau, avec les conducteurs arabes. Sauf le tort de n'avoir pas fait assez bonne garde, la faute n'en doit cependant pas être attribuée à l'artillerie ; cet abandon était le résultat d'une imprévoyance qui venait d'ailleurs.

Cette réduction inattendue dans les moyens de transport, déjà si restreints, laissait près de 150,000 cartouches d'infanterie sur le gazon, dans le bivouac de l'artillerie ; il y avait impossibilité absolue de les emporter. On les fit déposer aux ruines de Guelma, où quelques retranchements improvisés étaient déjà de nature à être bien défendus. Elles furent confiées à la garde d'un détachement de 150 hommes et de quelques malingres auxquels on donna un petit approvisionnement de vivres et l'ordre de tenir là à toute extrémité. Il fut prescrit au bataillon du 59<sup>e</sup> resté à Bône de venir occuper ce camp où il arriva à temps et sans encombres.

La journée était belle, mais ces dispositions avaient retardé le départ. A dix heures, les deux colonnes, séparées par la Seybouse, se mirent en mouvement. Les troupes de Yousouf et toute la brigade d'avant-garde allèrent passer aux gués reconnus la veille ; les autres brigades et les parcs remontèrent la rive gauche et furent chercher un terrain solide, en suivant vers la droite les collines à pentes douces. Autour de nous, dans toutes les directions, les coteaux étaient couverts de bétail ; quelques troupeaux se rencontrèrent sur le passage même des troupes. Celles-ci justifèrent à merveille par leur conduite cette extrême confiance. Il en fut de même pendant toute cette journée et les jours suivants.

On rencontra quelques cultures ; on reste stupéfait de les trouver si peu nombreuses, quand on examine la richesse du sol. On passa à 10 heures 45 un petit cours d'eau ; toute l'armée se réunit, et, tournant à gauche, elle entra à 11 heures 1/2 dans une belle vallée d'où descend l'élégante Seybouse. Tout ce pays est fort remarquable par la bonté du terroir et la puissance de la vé-

gétation. Les sapeurs du génie facilitèrent le passage de deux petits ravins à travers des bois d'oliviers sauvages et de lentisques. A partir de là, la route est unie et fort bonne jusqu'au confluent de la Seybouse et de l'oued Cherf, au lieu dit Medjaz-Amar. M. le maréchal, ne voulant traverser, pour s'établir sur le même terrain intermédiaire, que le bras de la Seybouse au-dessus du confluent, dirigea l'armée un peu plus à droite. Elle vint se masser en carré dans une petite plaine suffisamment étendue et dernièrement cultivée, qui est ménagée dans un circuit de montagnes; celles-ci se resserrent sur le lieu même du passage et ce point présente une défense naturelle fort imposante. La rivière n'est pas guéable partout; elle est très-profondément encaissée. Une rampe dut être pratiquée pour permettre aux voitures la descente; sur l'autre bord il y a une montée qui est commode. C'est à une lieue et demie au sud-ouest de ce point que se trouve Hammam Meskhoutin, les bains maudits. Il faut traverser un pays fort difficile pour s'y rendre.

Le maréchal était arrivé à Medjaz-Amar vers deux heures. Le bey Yousouf arriva un peu plus tôt; il campa avec la cavalerie sur la rive droite. L'artillerie parvint au bivouac sur la rive gauche, à trois heures, ainsi que le duc de Nemours qui, gravement indisposé depuis deux jours, et plus souffrant encore ce jour-là, dut faire route en voiture. Les autres troupes prirent leur bivouac entre les 4 et 5 heures.

Vers 9 heures du soir, la rampe de descente est praticable et le gué est nettoyé, grâce au zèle des compagnies de génie et à l'active tenacité de leur colonel. Deux ponts étroits sur chevalet sont établis par les soins de l'artillerie, pour le passage des troupes de pied. — Le 59<sup>e</sup> de ligne, moins 200 hommes restés avec le convoi encore en arrière, est arrivé à 9 heures du soir.

Des sources filtrantes assez vives ont détérioré la rampe de descente, sur un espace d'une douzaine de

mètres, à sa partie inférieure et assez près de l'eau. Il faut remédier à cet accident qui nécessite de nouveaux et difficiles travaux. Le passage n'est effectué que vers 10 heures du matin. Le 59<sup>e</sup> est laissé au lieu du bivouac pour attendre le convoi et le hâter dans sa marche ; ce malheureux convoi a la fatale habitude de ne pas avancer.

Devant nous s'élevait Akbet-el-Achari ; ce lieu avait été la montée de la X<sup>e</sup> Légion romaine et porte encore dans son nom le souvenir d'un éclatant fait d'armes, peut-être de quelque grand massacre.

Au sommet de Ras-el-Akba, la tête (de la montée) que nous apercevions depuis trois jours, la termine comme le bord d'un vase. Les troupes de Yousouf, bientôt appuyées par la 1<sup>re</sup> et la 2<sup>e</sup> brigade, commencèrent à monter lentement et s'emparèrent, sans trouver de résistance, de la position d'Anouna, qui s'élève menaçante sur la gauche. Là sont les débris d'une ville antique, vieux restes de fondations probablement numidiques.

Le maréchal se porte à l'avant-garde, étudie le terrain, et, après trois quarts d'heure de halte qu'il accorde au repos des troupes, il fait avancer simultanément vers la crête de Ras-el-Akba par la gauche et par la droite, en profitant avec adresse des sinuosités du terrain. Ces précautions étaient superflues. Quelques groupes d'indigènes qui couronnaient les sommets du mont, pareils à des bouquets de mousse sur un rocher, se montrèrent inoffensifs, se séparèrent et disparurent à notre approche.

A 3 heures, nos soldats les remplacèrent sur les crêtes qu'ils venaient d'abandonner. Ces Arabes étaient-ils des spectateurs oisifs, étaient-ils les coureurs d'Ahmed chargés de lui reporter la nouvelle de notre marche et lui décrire l'attitude de l'armée ? On l'a ignoré. Toujours est-il que, ce jour, comme la veille, les troupeaux n'avaient point été détournés de notre passage et que nul n'abusa de cet indice et de ce gage de sécurité. Pas

un habitant n'avait quitté ses huttes et n'y fut troublé. La fumée habituelle s'élevait paisiblement des toits des villages, où nous devions voir l'incendie à notre retour ; — et les femmes étaient occupées à leurs travaux, comme si rien d'étrange ne se passait. Nous avons rencontré ces dispositions favorables jusqu'au voisinage même de Constantine. Elles étaient dues, il faut le reconnaître, aux négociations adroitement conduites depuis trois mois par Yousouf. Je me rappelle que les beaux parleurs voyaient alors dans cette marche paisible un résultat concluant, inappréciable, inespérable ; plus tard on n'en a tenu nul compte à ceux dont il était l'œuvre ; le souvenir s'en est perdu dans le désastre, il est resté dans les boues, avec la présence d'esprit de plus d'un.

Ma mémoire est ici fidèle et précise ; je me souviens nettement que les éloges, non-seulement à ce sujet, mais à tous les sujets, les compliments même non mérités, pleuvaient à cette période de l'opération sur le bey Yusuf et sur le chef de l'armée, aussi nombreux que les blâmes peu ménagés au retour.

J'ai entendu, des mêmes bouches, les uns et les autres, et je pourrais nommer, si je le voulais. Cela est particulier et assez digne de remarque : ce qui a été vanté, je puis dire outre mesure, c'est ce qui n'était pas à l'abri de tout reproche. Au départ et pendant l'aller, on trouvait tout parfaitement préparé, admirablement mené, les moyens plus que suffisants, le succès certain ; hé bien, ce sont ces principes de l'opération qui n'ont pas été exempts de toute faute....

Quand on parvient au sommet de la montée de la X<sup>me</sup> Légion, les yeux sont surpris, tant la scène change subitement et totalement. En arrière, un terrain vivement, profondément accidenté, très boisé, de rares populations, peu ou point de cultures, partout de la verdure et un frais

paysage ; en avant de vous, pas un arbre, pas un humble arbrisseau, la couleur des guérets partout ; les villages sont nombreux, mais se cachent dans les vallées ; une multitude de mamelons se succèdent avec une uniformité de contours et de nuances qui permet de se méprendre et de s'égarer très facilement ; ils sont en labours presque jusqu'au sommet et se terminent généralement par un chapeau de roches plates et chauves. Plus on avance vers Constantine, plus les coteaux s'abaissent et s'adouçissent. La charrue ne néglige plus aucun espace. Par la nature de la terre, toute cette contrée est une véritable Beauce.

On campa à Ras-el-Akba ; les traces d'un nombreux bivouac de cavalerie existaient près et au delà de la crête. Il avait été occupé dernièrement par les troupes d'Ahmed et on reconnaissait qu'il était abandonné depuis peu de jours. La 1<sup>re</sup> et la 2<sup>me</sup> brigade s'établirent en avant de la crête ; on y trouve des sources, il y existait des meules de paille que leurs propriétaires n'avaient pas délaissées, elles leur furent achetées. Les 62<sup>me</sup> et 63<sup>me</sup> régiments, le génie, l'artillerie, l'état-major etc, campèrent en arrière et au-dessous de l'emplacement d'Anouna.

Le maréchal jugea préférable de ne pas faire suivre aux équipages la route pratiquée à gauche de la coupure faite par les Arabes et qui est trop montante ; il fit étudier et tracer un nouveau chemin pour les voitures, en profitant des pentes sur la droite, qui sont plus douces.

Le duc de Nemours était toujours très souffrant. Nous avions quelques malades parmi les troupes ; un homme du 17<sup>me</sup> léger se brûla la cervelle avec son fusil, à moitié de la montée.

Une partie de la journée dut être donnée aux travaux de la route qui furent vivement menés. L'avant-garde ne se mit en mouvement que dans l'après-midi, et l'armée vint se réunir, le soir, à moins d'une heure de marche de Ras-el-Akba, au-dessous d'un douar assez considé-

rable, non loin de la naissance d'un petit affluent de l'Oued-Zenati.

Cette localité s'appelle Gantara. Quelques coups de fusil se firent entendre à l'arrière-garde, mais, je crois, par la faute d'un petit nombre de chasseurs à cheval qui s'étaient éloignés pour marauder.

Après une descente d'une heure un quart, on passa le Zenati un peu en avant du marabout de Sidi Tamtam, santon vénéré. Il y avait peu d'eau. Le lit n'est pas très encaissé; des rampes purent être pratiquées avec facilité. A 18 minutes du marabout on rencontre un embranchement de route où l'on peut se méprendre et quelques corps y firent erreur. La route à suivre est celle qui se maintient sur la rive gauche du Zenati et remonte la vallée pendant près de 4 heures, jusqu'au lieu dit Ras-el-Oued Zenati.

La direction de ce val n'est pas sinueuse, il se termine par un bassin de médiocre étendue, renfermé entre des collines peu élevées. Ce fut là que l'armée campa. Ce fut là que commencèrent nos misères. Depuis le gué de Zenati, où nous laissâmes dédaigneusement le matin quelques mauvaises touffes de lauriers roses maladifs, nous n'avions parcouru que des terres de labour où ne végète pas un misérable arbrisseau. Un vent très froid et violent nous avait tout le jour battu au visage. L'emplacement du camp n'était boisé que de tiges sèches de chardons, que les troupes récoltèrent précieusement; unique et pauvre ressource pour faire la soupe et entretenir le feu du bivouac.

Dans la nuit une pluie glacée commença à tomber en abondance. Les troupes de Yousouf campèrent un peu au delà et sur les hauteurs, près d'un douar considérable; en laissant abattre les cabanes de ce village, on aurait procuré du bois à l'armée, mais il fut respecté. Quelques cheïkhs vinrent faire leur soumission et donnèrent des nouvelles.

Le 59<sup>e</sup> régiment qui, depuis Bône, avait continuelle-

ment tenu l'arrière-garde et escorté les équipages militaires, n'arriva qu'à la tombée de la nuit. D'après le dire des Arabes, de qui on n'obtint sur les distances que des renseignements très variables et fort peu sûrs, on se croyait à une petite journée de Constantine. Cette croyance fit prendre en résignation les souffrances d'une nuit qui avait fort harrassé les troupes. Un ordre quelque peu gascon, à ne juger que, comme on fait de toutes choses, après l'évènement, fut donné à l'armée pour défendre les désordres lors de l'entrée dans Constantine, assurer le respect des gens et des choses, la conservation des magasins, des établissements, des provisions, et diviser la place en quartiers assignés au premier logement des différents corps.

Le général Trezel, dont la sévère intégrité, l'esprit d'ordre et de persévérance présentaient toutes les garanties possibles, était chargé de l'exécution de ces mesures. On éprouvait une telle confiance dans le succès prochain que le commandant du quartier général, digne lieutenant-colonel, homme âgé et doué d'une merveilleuse bonhomie, ayant lu dans cet ordre qu'il était chargé d'asseoir le logement du prince, de sa suite et du maréchal, se disposa à partir tout seul pour aller en avant remplir cette mission ; il partait, si on ne l'eût retenu. Il est certain qu'au réveil du 20 novembre, nul dans l'armée, si ce n'est peut-être quelque incrédule de la bande bizarre du bey Yousouf, quelque damné musulman né sur le terroir même, nul ne mettait en doute qu'il dormirait le soir dans une bonne case de l'impénétrable Cirta.

Le jeune prince de Nemours, fort souffrant encore, ne voulut consentir à cheminer autrement qu'à cheval. Sans cesser entièrement, la pluie s'était ralentie. Le 63<sup>e</sup> régiment remplaça le 59<sup>e</sup> à l'arrière-garde et à l'escorte des prolonges.

L'armée se mit en marche à 7 heures 1/2. Elle laissa, à gauche et à droite de la route, de beaux villages de caba-

nes. Des groupes d'Arabes se montraient sur les sommets des coteaux, mais ils se tenaient à de grandes distances et rien n'indiquait qu'ils fussent disposés à prendre l'offensive. Le maréchal les observait cependant, selon sa manière qui est fort active et assez inconmode pour ceux qui l'accompagnent ; les troupes étaient tenues sur leurs gardes et toujours prêtes à combattre ; obligations qu'imposent sévèrement, même devant des apparences peu hostiles, un pays montueux et un ennemi d'une extrême mobilité.

Après 3 heures de marche environ depuis le départ, on parvint près d'un douar assez considérable, nommé Chabat-Roumia, au pied de la montagne de Mastas, toute de roches arides. Vers ce point les Arabes parurent plus nombreux et se rapprochèrent. On ne pouvait distinguer qu'à de petites distances, tant la pluie était abondante et serrée. On fit halte, et le régiment de chasseurs à cheval fut formé en avant, en bataille, pendant qu'on s'efforça d'obtenir quelques renseignements moins vagues que ceux de nos guides qui, n'ayant jamais fait la route qu'à cheval ou à mulet, nous disaient tous les chemins bons, parce qu'ils les avaient trouvés tels pour leur mode de voyager, mais ne savaient jamais apprécier, s'ils seraient convenables pour notre attirail de voitures. Les bourrasques de pluies, qui avaient commencé presque dès notre départ du bivouac, redoublèrent ici ; elles étaient mêlées de grelons que le vent poussait avec violence. On descendit dans le vallon. Après l'avoir suivi pendant 15 minutes, on trouve un autre village fort riche en paille et en grains. Ce fut, je crois, le dernier qui était encore peuplé de ses habitants. On remarqua cependant que cette population se composait de vieillards, de jeunes enfants et de femmes, et qu'il ne s'y trouvait pas d'hommes dans la force de l'âge : ceux-là étaient sans doute réunis en armes aux observateurs qui surveillaient notre marche et qui ne seraient probablement pas restés inactifs, si nous n'avions respecté leurs demeures.

A 3/4 d'heures de marche de ce village, au delà d'un petit cours d'eau qu'on rencontre à gauche, est un défilé assez court, mais dangereux. Malgré le grand désir qu'on avait d'avancer vers le but, le maréchal crut nécessaire de faire prendre quelques dispositions pour franchir ce passage sans inquiétudes. La route y suit un chemin creux et étroit, dominé sur la droite et de très haut par une montagne toute de pierres nues, à gauche par un système de collines prolongées qui se commandent l'une à l'autre. Ce point remarquable s'appelle Mérés. Le maréchal s'y tint jusqu'à l'arrivée de l'arrière-garde qui tarda longtemps; les voitures avaient déjà grand'peine à suivre, quoiqu'on marchât fort lentement et que la tête de colonne fit de fréquentes et longues haltes. Au delà du défilé on traverse un ruisseau; c'est l'Oued-Méridja. Les terrains devenaient mauvais, et l'arrière-garde, où je me trouvai un instant, encombrée de trainards.

Dans les premières journées de marche, le maréchal avait d'ordinaire fait route au centre ou à la tête de l'armée, avec une sorte de tranquillité et presque de nonchalance qu'il ne faut certainement attribuer qu'à la nature des renseignements qui lui parvenaient. Ce jour-là, depuis le matin, il avait pris des allures tout autrement actives et vigilantes; et, à partir du défilé dont je viens de parler, il ne cessa plus de se livrer de sa personne à une répugnance habituelle pour la grande route et pour les chemins frayés.

Nous le vîmes continuellement se jeter sur les flancs droit ou gauche de l'armée et se porter quelquefois assez loin, sans autre protection qu'une escorte de quelques chasseurs. Il semblait conduit par une prédilection marquée vers tous les points culminants et ne laissait pas une colline, d'où il pût mieux embrasser d'un regard le terrain environnant, sans la gravir opiniâtrement jusqu'au sommet.

Toute la route que nous parcourions est, on peut le dire, jalonnée par des ruines de postes militaires et de tours carrées en pierres de taille, ouvrages des Romains qu'on retrouve à des intervalles presque réguliers. Les premières assises de quelques-uns de ces blockaus antiques, plus durables que les nôtres, sont encore debout; le reste des pierres gît à l'entour et la réédification serait facile.

Nous soupirions impatiemment après Constantine, farouche beauté qui ne devait pas devenir notre conquête et qui a ri de nos souffrances; nous espérions sans cesse l'atteindre bientôt, elle semblait fuir devant nous. Dans cette région impitoyablement uniforme, chaque rideau de terrain dépassé nous découvrait un nouveau terrain semblable à franchir, laissant invariablement apparaître au-dessus le sommet de la montagne au profil remarquable qui indique de très loin le gisement de la ville, mais rien de plus. Cet immense point de repaire, terme assigné à notre marche, ne paraissait pas se rapprocher sensiblement. Le jour tirait à sa fin, quand on parvint au lieu nommé sur les cartes Sôma. C'est un plateau très dominant et de quelque étendue, où s'élèvent les ruines d'un édifice antique attribué à Constantin. Ce monument solitaire est composé de pierres de puissantes dimensions. Le choix du lieu, d'un aspect sévère, est digne du monument dont l'effet est grave et imposant.

Les premières troupes de l'avant-garde parvinrent à Sôma un peu avant la chute du jour et purent, entre deux ondées, apercevoir Constantine à trois petites lieues. Le gros de l'armée n'arriva au même point qu'à la nuit tombante et par un redoublement de vent, de pluie furieuse et de neige épaisse qui ne permit pas d'établir le bivouac avec régularité; les corps furent laissés où ils s'étaient arrêtés d'eux-mêmes : on fixa en arrière l'emplacement de ceux qui étaient encore en marche. De ce nombre et en dernière ligne, étaient le régiment d'arrière-garde, 63<sup>e</sup> et les voitures qui ne rejoignirent que tard et avec de

bien grandes difficultés, en ordre toutefois. L'arrière-garde avait rassemblé et amenait un bon nombre de trainards de tous les corps. J'ignore comment elle était parvenue à recruter tout un escadron d'ânes, de mulets et de mauvais chevaux, mais elle avait réussi à fournir une monture à la plupart de ces malheureux. J'ai vu passer cette triste cavalerie, spectacle douloureux qui me sembla déjà porter avec lui de bien tristes présages. L'armée n'avait fait guère plus de sept lieues, mais le jour eut-il duré d'avantage, je crois qu'elle aurait été hors d'état de pousser plus loin. Elle était vraiment accablée par une marche lente mais pénible, dans des terres profondes, fortes et détremées. Sur un sol où de pied ferme on enfonçait jusqu'à mi-jambes et sous des rafales de pluie et de vent, les haltes fréquentes n'étaient elles-mêmes qu'une fatigue. Cependant les souffrances que la nuit préparait devaient dépasser beaucoup celle de la journée. On n'avait pas trouvé un fétu de bois pour préparer des aliments ou pour réchauffer ses membres mouillés et engourdis.

Pas un feu, pas une lueur ne brille pendant ce sinistre bivouac. Le terrain n'était que fanges ou aspérités de rochers; la bise soufflait avec colère, une pluie glacée ne cessa de tomber à torrents, mêlée de nuages épais de neige à gros flocons ou d'ouragans de grêle.

Le 62<sup>e</sup> régiment de ligne reçut ordre de relever le lendemain le 63<sup>e</sup> et de prendre l'arrière-garde et l'escorte des voitures.

21 novembre. Au jour 17 hommes étaient morts de froid, beaucoup d'autres étaient incapables de marcher ou même de se lever. Nombre de soldats et quelques officiers avaient eu les extrémités gelées; le visage des mieux portants était changé comme après une maladie, les jarrets des meilleurs chevaux tremblèrent toute la matinée sous leurs cavaliers. La neige était tombée si serrée, que malgré la pluie, elle couvrait encore la terre

à trois pouces d'épaisseur. Le temps ne se calma ni ne s'adoucit.

Nous voyions le but : il fallait l'atteindre, le pourrions-on ? Sans avoir encore rencontré d'ennemis, l'armée était déjà aux trois-quarts battue. Mais qui eut parlé de retour aurait été traité de fou, et les plus souffrants n'auraient pas été les moins violents à crier à l'absurdité ou à la trahison.

Les malades et les mourants furent chargés sur les cacolets d'ambulance, sur toutes les montures disponibles et sur les voitures les moins pesantes.

Le reste des troupes trouva dans le sentiment du mal être présent un renouvellement de forces pour se remettre en marche et pousser au but. Bien qu'on n'eut presque qu'à descendre, il fallut doubler les attelages de tous les parcs, c'est-à-dire que la totalité des chevaux conduisaient la moitié des voitures à quelque distance, venaient reprendre les autres, les amenaient au même point et recommençaient avec une grande perte de temps et en triplant le trajet.

Je n'estime qu'à une lieue la distance entre le monument de Sôma et le ruisseau qui s'appelle oued El-Hadjjar. On fut bien longtemps à faire cette lieue ; bêtes et gens, tout était débile et endolori par le froid. Cette petite rivière subitement accrue, était à peine guéable et roulait une eau jaunâtre, rapide et glacée. On fit reconnaître les deux points les plus praticables, à chacun de ces points, de doubles cinquenelles furent tendues pour tracer la limite du gué et prêter un soutien aux soldats qui chancelaient en marchant dans l'eau jusqu'à la ceinture. Le passage s'effectua avec peu d'ordre, lentement et péniblement. Je crois qu'aucun homme n'y a péri, mais des chevaux d'attelage s'y noyèrent ; on vit des bêtes de somme avec leurs charges emportées par la violence du courant, des mulets d'ambulance tombèrent, furent entraînés et les caisses d'ustensiles ou médicaments qu'ils portaient, perdus ou avariés.

L'impatience d'arriver, croissant à chaque nouvelle averse qui nous assaillait, faisait sentir sa mauvaise influence et, comme toujours, pour trop se hâter on se retardait. L'armée, après s'être pressée au passage, se groupa assez confusément sur la rive opposée. Elle reprit, en dépit du ciel et d'elle-même, je crois, son attitude régulière, se reforma en colonne, fut remise en marche, contourna un mamelon que l'Oued-el-Hadjer enveloppe dans un circuit et descendit la rive droite, après que les compagnies du génie eurent amélioré un mauvais passage resserré entre la colline et la rivière. Il y a de ce point deux petites heures de marche jusqu'à Constantine. La route est à peu près unie et en temps ordinaire elle doit-être bonne, mais alors elle était profondément défoncée et presque impraticable.

Le maréchal prit le devant avec les troupes de Yousouf pour aller reconnaître par lui-même cette ville qu'il venait investir. On passa deux cours d'eau qui, comme le précédent, étaient grossis par les pluies et la fonte des neiges, mais moins profonds et moins difficiles. Une demi-heure avant d'arriver à la colline de Mansoura, on laisse à droite, entre deux coteaux, une ferme ou maison de campagne dont la structure étrange en ce pays me rappela un peu l'aspect des habitations Suisses. En avançant encore, on aperçoit, dans un fond à gauche, au pied des collines et près du Roumel un jardin peuplé d'arbres ; c'étaient les premiers qui s'offraient à nos yeux depuis quatre jours. Un peu au delà et tout à fait devant nous, apparraissaient six arcades d'un bel aqueduc romain et la jolie éminence de Koudiat-Ati avec ses maisons de campagne et ses cimetières. On tourne à droite et l'on monte sur le plateau de Mansoura ; la ville vous fait face. L'armée suivit de près ; elle paraissait déjà délabrée par les souffrances ; la maladie et le découragement surtout appauvrissaient déjà les esprits, s'ils n'éclaircissaient pas encore les rangs.

## ATTAQUE

La colline de Mansoura domine une partie de la ville, la canonnade ferait de là quelque mal aux habitants, mais, ruiner les maisons, ce n'est pas s'emparer de la place. Les premières troupes arrivées se groupèrent avec nombre de curieux au sommet de cette position, contemplant la ville à travers les raies de la pluie, dans l'entre-deux d'une tempête qui s'éloignait et d'une autre qui accourait sur de sombres nuages.

On savait qu'Ahmed Bey avait quitté Constantine et s'était retiré vers Milah, avec ses femmes, ses trésors et une partie de ses troupes, laissant le commandement à son lieutenant. Je crois que quelques esprits bénévoles, sans doute plus heureusement organisés que d'autres, s'attendaient encore, en ce moment, à voir sortir et s'avancer vers nous une belle députation des habitants qui nous offriraient respectueusement l'entrée de leur ville et de leurs maisons, mais il n'en fut rien. Nous ne reçûmes d'autres messages que deux ou trois coups de canon, fort bien ajustés, compliment qui rassasia la curiosité du plus grand nombre. L'étendard rouge des Ottomans flotta sur la principale batterie et sur un autre point.

La 1<sup>re</sup> et la 2<sup>e</sup> brigade, sous le commandement du général de Rigny, arrivaient au pied de Mansoura; elles reçurent ordre de se porter rapidement sur la colline de Koudiat-Ati, où se promenaient quelques cavaliers ennemis, d'occuper les enclos et de s'emparer des approches. Mais ces troupes avaient à traverser le Roumel, dont le cours était abondant; le mouvement ne put être exécuté avec toute la célérité désirable. Pendant qu'il s'opérait, des gens de pied, au nombre de 1,000 à 1,200 sortirent de la ville, vinrent s'embusquer dans les maisons et les cimetières et commencèrent de là un feu soutenu contre nos premiers tirailleurs qui montaient. Une

foule d'habitants sans armes, des femmes même en grand nombre, avaient suivi la sortie, et cette population se pressait en arrière des combattants pour les encourager par sa présence et par ses clameurs.

Cependant la 8<sup>e</sup> compagnie du 6<sup>e</sup> d'Afrique, commandée par le lieutenant Bidon, s'était emparée d'un premier poste, elle se porta audacieusement en avant, fut repoussée un instant, perdit quelques hommes, qui furent hachés sous ses yeux ; mais, soutenue bientôt par les autres compagnies du même corps, par les escadrons de chasseurs et un peu après par le 17<sup>e</sup> léger, cette brave tête de colonne reprit son avantage, s'élança de nouveau, culbuta à la baïonnette ce qui voulut s'opposer à sa course.

L'ennemi commença à se replier et tout à coup se prit à fuir dans le plus grand désordre, sans regarder derrière lui est le mot le plus juste que je puisse trouver. Toute cette masse, femmes, hommes armés et désarmés, se précipita tumultueusement vers la ville et s'aggloméra devant les portes qui n'ouvraient pas une bouche assez large à ses flots pressés. Elle ne fut protégée contre une charge de la cavalerie qu'on essaya mais qu'on ne poussa pas à fond, que par deux coups de canon sans effet. Un peu plus d'ensemble, de détermination, d'entrain, et les deux premières brigades pénétraient dans Constantine à la suite, au milieu même de ses habitants et de ses défenseurs terrifiés. On n'y pensa pas, ou on n'osa pas, mais le succès immédiat n'a été séparé d'un échec complet et lamentable que par cette distance, quelques toises d'un bon terrain et un petit temps de course ; grand sujet de méditation ! Au surplus, les ordres donnés n'avaient pas prévu cette possibilité et ne prescrivaient pas de tenter cette entreprise. Mais il est quelquefois à propos de savoir bien faire sans ordres.

La 1<sup>re</sup> et la 2<sup>e</sup> brigade occupèrent les maisons et les enclos du Koudiat-Ati, s'y établirent et s'y retranchè-

rent. Plus heureuses que les autres troupes, elles furent un peu à l'abri, y trouvèrent quelques arbres et un peu de bois.

Les 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> brigades campèrent à Mansoura, ainsi que l'artillerie qui parvint le lendemain matin à y conduire ses pièces à grands renforts de chevaux. Les troupes de Yousouf et le quartier général occupèrent le même point. La 3<sup>e</sup> brigade (62<sup>e</sup> régiment de ligne), avec les compagnies du génie, le parc d'artillerie, celui du génie et le train des équipages restés en arrière, étaient retenus par les boues et faisaient des efforts inouïs pour rejoindre, mais ils durent s'arrêter où la nuit les prit.

Les flancs de la colline de Mansoura, principalement au Sud et à l'Est, renferment un grand nombre de grottes, de cavernes spacieuses. Les deux plus vastes et les mieux exposées furent réservées pour l'ambulance ; les autres servirent de refuge à des soldats qui s'y entassèrent confusément, abri salubre sans doute, mais occasion d'un grave désordre. Des hommes de tous les corps, même des corps campés au Koudiat-Ati, y étaient groupés pêle-mêle. Vainement on les chassait, ils y revenaient sans cesse peu à peu, un à un, et quand leurs compagnies prenaient les armes, ils manquaient obstinément aux appels et au combat. Ceux qui abusèrent le plus en cela furent les spahis de Yousouf. Dès l'arrivée, ils se blottirent, cavaliers et montures, dans ces asiles et on ne les en pouvait arracher quand on avait besoin d'eux.

Quand on arrive à la position de Mansoura par la route que nous avons prise et qui est le seul point en pente douce, on trouve d'abord deux enclos cultivés en jardinage et possédant une source et quelques mauvais arbres ; près de là un couple de fontaines et une petite mosquée, où se casa l'état-major général ; au-dessus et à gauche le marabout de Sidi-Mabrouk qui fut le logement de S. A. et où par grande bonne fortune, elle

trouva un peu de paille ; enfin quelques huttes en jonc. La moins mauvaise reçut le maréchal et ses officiers ; on m'a dit que quelques malheureux soldats mourants s'y trouvaient déjà quand il vint. On ne les en chassa point ; trois expirèrent dans la nuit, ayant peut-être servi d'oreiller à de moins malades, car le logis était étroit. D'autres malheureux restèrent morts, le nez dans la fange, au seuil de ce marabout, de ce sépulcre qui se trouvait la demeure du jeune fils du roi ; douloureux enseignement ! Au matin, il fut aussi trouvé des cadavres au travers de la route même, çà et là dans la boue, à l'endroit où ils tombèrent ; d'autres plus honorablement au pied de leurs faisceaux d'armes, la tête reposée sur le sac ; dignes soldats !

Dans la soirée, le froid était redevenu d'une rigueur excessive, la pluie et la neige avaient repris avec violence.

Le 59<sup>e</sup> régiment qui couvrait le quartier général put profiter de quelques branches de figuiers arrachées à l'enclos voisin. Le 63<sup>e</sup> régiment, plus éloigné, fit la soupe avec ses coffrets de giberne et les planchettes de ses sacs ; ressource d'un repas à laquelle n'avaient certainement jamais pensé ceux qui inventèrent l'engouement des havresacs et des gibernes.

22 novembre. — Le jour reparut mais chargé d'épais nuages ; la neige avait recouvert la boue. Je n'ai rien vu en ma vie de plus sombre et de plus glacial que cette matinée, si ce n'est les physionomies que je rencontrais ; je ne sais rien qui fut plus alarmant que ces gros nuages qui venaient lourdement à la file, si ce n'est les discours effrayés que presque chacun se permettait déjà, à demi voix encore, il est vrai, ce dernier reste de retenue ne fut même pas conservé jusqu'à la fin.

Le colonel d'artillerie Tournemine avait vainement pris à tâche de conduire un canon de 8 à la position de Koudiat-Ati ; quelque nombre de chevaux, affaiblis par

la fatigue et le froid qu'on eut attelés, quelques extrêmes efforts qu'on eut faits, il avait fallu renoncer. Cette position était cependant l'unique point d'attaque raisonnable. L'artillerie réussit à amener ses pièces de campagne jusqu'à Mansoura, les roues enfonçaient en place jusqu'au moyeu. Elle commença de là à tirer pour prendre un rouage et démonter les pièces de la batterie principale qui fait face à Koudiat-Ati.

Quoiqu'il fût de bonne heure, le maréchal était agissant depuis longtemps; après avoir fait ouvrir le feu sous ses yeux, il était allé voir les troupes, tâchant de les rassurer par sa mine ferme et animée; il pourvoyait aux choses les plus pressantes et ordonnait diverses dispositions, quand un premier envoyé lui arriva du camp des boues, comme on a depuis appelé le lieu où avait bivouaqué l'arrière-garde, à 3,000 mètres environ du Mansoura. Cet exprès venait demander du renfort disant que les voitures n'avançaient pas, que les Arabes se rassemblaient en grand nombre et allaient attaquer. « Rien de mieux, dit le maréchal; s'il en est ainsi, je vais conduire l'armée! Où est le convoi? puisque le convoi ne peut pas venir, où est l'armée? Dites à votre colonel qu'il faut qu'il tienne, me comprenez-vous? et qu'il m'amène les voitures...! Cependant il donna l'ordre à Yousouf de rassembler ses spahis et de courir de suite soutenir ou dégager le convoi. Je pense, disait le maréchal, que lorsque l'arrière-garde aura avec elle autant de cavaliers qu'elle en a devant elle et de la même espèce, elle se rassurera. »

Un second envoyé succéda presque aussitôt, réclamant du secours, disant que l'arrière-garde allait être enlevée, que le 62<sup>e</sup> n'avait plus que 300 hommes! Qu'avez-vous fait des autres, la pluie les a-t-elle fondus? Ou bien avez-vous combattu; avez-vous eu 1,000 hommes hors de combat? Cela ne peut pas être et je n'ai pas de renforts à envoyer.

Cette dernière phrase n'était que trop vraie : les quatre petites brigades partagées en deux camps étaient séparées sur leur communication par un large ravin et une rivière ; elles occupaient de Koudiat-Ati à Mansoura une ligne qui aurait beaucoup mieux convenu par son étendue à une armée de 20,000 hommes qu'à un corps de 4,000 faibles baïonnettes ; aussi de bons esprits blamaient-ils et à juste titre un tel développement comme une témérité. Mais ce n'est pas par là que l'affaire a mal tourné.

Le maréchal tout en renvoyant le porteur d'un avis inquiétant dont l'exactitude ne lui paraissait pas vraisemblable, expédia immédiatement un de ses officiers en lui ordonnant de faire extrême diligence. Il le chargea de prier le colonel Lemercier, demeuré en arrière avec les troupes du génie, de faire acte de tout son zèle et de toute sa puissance d'entraînement ; de mettre en œuvre tous les efforts imaginables pour faire cheminer vite ou lentement ses prolonges et celles de l'administration ; il le chargea de transmettre au colonel du 62<sup>e</sup> l'ordre de tenir ferme à toute extrémité et de ne pas abandonner une seule voiture, quoiqu'il arrivât. L'officier partit et fit hâte. Les détails qui suivent, je les tiens de source, et je puis en affirmer l'exactitude. Cet officier, c'était un capitaine de zouaves, trouva la route jalonnée par des morts, déjà tous décollés ou désoreillés : c'étaient les cadavres de soldats qui avaient tenté de venir isolément dans la soirée ou durant la nuit de l'arrière-garde aux positions devant Constantine, et qui avaient été rencontrés par des rodeurs arabes. Il y en avait une soixantaine ; de ce nombre étaient 7 canonniers gardes-côtes. Non loin, le commandant Yousuf, le pistolet au poing, s'efforçait à prières et à menaces, de rassembler ses spahis et réussissait médiocrement.

Au ruisseau appelé Bil-Beraguet, se trouvait le colonel du génie avec toutes ses voitures : quelques unes avaient déjà dépassé cette difficulté. Il les faisait cheminer pe-

samment en multipliant successivement les attelages sur chacune d'elles, et en y ajoutant des forces de bras appliquées avec intelligence. Là, les ordres du maréchal étaient prévenus avec une grande énergie ; les compagnies du génie non employées au travail, massées un peu à droite des voitures, sur une éminence, protégeaient l'opération ; elles n'étaient point attaquées ; les prolonges parvinrent toutes au camp de Mansoura dans la nuit, à l'exception de la dernière qui n'y monta que dans la matinée du lendemain.

A un demi-quart de lieue plus loin, sur une autre élévation semblable, à droite aussi de la route, les restes du 62<sup>e</sup> régiment tenaient position. On aurait pu prendre cette troupe pour un détachement, elle était réduite à environ 280 hommes. En approchant on reconnaissait que c'était tout le canevas d'un corps, au nombre des officiers, dont la plupart s'étaient armés de fusils de soldats.

Au delà de ce point, le long de la route, à la descente, on voyait toutes les voitures de l'administration abandonnées l'une après l'autre à de courts intervalles ; la plus proche se trouvait à une grande portée de fusil, la plus éloignée à une portée de canon. Elles avaient pu être dételées, elles étaient déjà presque totalement vides de leur chargement. Des Arabes s'agitaient autour d'elles, achevant de piller ce qu'ils y trouvaient encore, ou achevant de mutiler misérablement les soldats gisans près de barils culbutés avec eux ou par eux dans les boues. Enfin on apercevait au loin, sur les collines, de nombreux ennemis n'attaquant pas, mais paraissant se tenir là en soutien de leurs pillards. Des points qu'ils occupaient aux voitures, existait un va et vient hâtif d'Arabes, emportant ou venant prendre : pour ces derniers, il ne devait déjà plus rester que peu de choses à glaner ; la récolte paraissait fort avancée. L'officier d'ordonnance transmit au colonel du 62<sup>e</sup> les ordres du maréchal, bien que le spectacle qui s'offrait à ses yeux lui

indiquait suffisamment que ses ordres n'avaient plus d'objet.

Les causes de l'affaiblissement rapide et funeste du 62<sup>e</sup> sont explicables. On ne peut pas dire que ce régiment avait combattu, qu'il avait subi des pertes d'hommes par le feu de l'ennemi; non, mais il avait tenu d'une manière extrêmement pénible l'arrière-garde aux voitures, depuis le matin précédent à la suite de la nuit terrible de Sôma.

Aux souffrances mortelles de cette nuit, étaient venues s'ajouter les fatigues d'un passage de rivière difficilement opéré, de toute une journée de marche lente, lourde, aux haltes fréquentes et sans repos, dans les plaines délayées où le soldat entraît jusqu'aux genoux. Puis, au lieu où la nuit avait forcé ce triste convoi à s'arrêter, il avait fallu attendre le jour sous les armes; les boues ne permettaient ni de se coucher ni de s'asseoir. Moins que partout ailleurs, il n'existait là ni un peu de bois, ni un brin de bruyère ou de chaume, nul abri contre le colère d'un ciel d'hiver, nul moyen de préparer quelques aliments. Le courage des soldats défaillit sous cette souffrance sans action, sans mouvement. Ils supposèrent probablement que le bivouac des autres troupes était moins mauvais, ils s'imaginèrent peut-être qu'on entraît déjà dans Constantine; comment se résoudre à être les derniers à s'y jeter? A la brume, et pendant la nuit, échappant à la surveillance des officiers, un très grand nombre quittèrent leur drapeau et vinrent *en fricoteurs*, aux positions de Mansoura. Je les y ai trouvés blottis par bandes dans les grottes. Outre ce fait, qui a été la grande plaie du 62<sup>e</sup>, ce régiment avait bien vu aussi comme les autres corps, les hommes les plus débiles s'abattre et périr de faiblesse au milieu des rangs.

Au moment de l'abandon du convoi, qui a dû avoir lieu le matin d'assez bonne heure, complication de mal et

nouvelle occasion de pertes, les soldats restés jusqu'à ce moment fidèles aux exigences sévères de la religion du drapeau, auraient dû peut-être avoir encore la courageuse résignation de ne pas s'approprier une petite part des ressources de toute l'armée qui allaient être abandonnées à l'ennemi ; exténués, mourant de froid, de faim, d'insomnie, ils n'eurent pas cette vertu. Parmi les provisions qu'ils se partagèrent, l'eau-de-vie fut ce qui les tenta le plus ; selon la fausse maxime du soldat, ils crurent que cette boisson leur rendrait des forces ; beaucoup restèrent sur le lieu, ivres-morts et bientôt morts ivres.

Le convoi de l'administration, qui venait d'être ainsi perdu pour nous, formait tout l'ensemble des ressources en vivres ; elles étaient faibles. Il se composait de 11 voitures du train des équipages chargées d'une réserve de pain et de vin pour les malades et blessés ; de 20,000 rations de café et autant de sucre pour eux aussi ; du biscuit, d'un fort approvisionnement d'eau-de-vie et de 48 balles de riz.

De retour près de M. le maréchal, vers 9 heures du matin, l'officier porteur de ses ordres le trouva près du prince, au milieu d'un cercle d'officiers ; il le prévint à haute voix que ses ordres étaient transmis ; puis prenant le maréchal à part, il lui annonça qu'il avait trouvé, en arrivant à l'arrière-garde, la totalité des prolonges d'administration déjà abandonnées et pillées par l'ennemi.

- Et les équipages du génie ?
- Intacts, ils viennent.
- Quelle est donc la force du 62<sup>e</sup> ?
- Moins de 300 hommes.
- Où sont les autres ?
- Ici, ils ont devancé isolément.
- Vous êtes sûr que toutes les voitures de vivres sont perdues ?

- Oui, onze.
- Ainsi, il ne faut plus y compter ?
- Non, M. le maréchal.
- C'est bien !

Durant cet entretien, la figure du maréchal n'avait pas subi la plus légère altération. Ce désastre ne fut connu d'aucun autre que dans l'après-midi.

Il restait deux partis à prendre : une retraite immédiate avant d'avoir satisfait peut-être à tout ce qu'exige la gloire des armes ou une tentative désespérée qui pouvait achever d'épuiser les troupes ou qui les retremperait dans le succès et dans un repos déjà en apparence presque impraticable, à considérer l'état d'affaiblissement corporel et d'abattement d'esprit où elles se trouvaient. Il eut été permis d'hésiter en une si grave alternative : le maréchal ne prit pas trois secondes pour se décider. Il achevait d'entendre la fâcheuse nouvelle ; ses résolutions s'étaient déjà accomplies dans sa tête et s'exprimaient par l'action ; ses ordres galopèrent. Sur le temps même, l'artillerie de campagne se porta en batterie plus bas et plus près de la porte du pont et commença à la canonner pour en ruiner les défenses et la jeter bas. Ce feu soutenu dura toute la journée, mais avec moins de résultat qu'on aurait pu l'espérer. On pointe médiocrement lorsque l'estomac souffre et se plaint, que les membres sont engourdis et qu'une pluie battante, mêlée de neige et de grêlons, vous fouette les yeux. Au reste cette porte était d'une bonne et vieille bâtisse et les boulets de 8 ont peu de force d'ébranlement.

Toutefois, vers le soir, les défenses de la porte de Bab-el-Kantara étaient fort endommagées et la porte paraissait s'être inclinée. Une double distribution de viande fut faite à toutes les troupes ; elles purent la faire cuire avec les débris d'un douar et de petites brous-

sailles qu'elles étaient parvenues à ramasser dans les creux des ravins.

Toute cette après-midi, un corps assez nombreux de cavalerie ennemie se tint rassemblé sur les hauteurs, à l'Est de la ville, au-dessus du confluent de l'Oued-bou-Merzoug et de l'Oued-Roumel, où s'élèvent les restes de l'acqueduc. On prétendait que Ahmed Bey était avec ce gros de cavalerie. Il n'entreprit rien. Le temps commençait à se calmer.

Les troupes campées à Mansoura reçurent l'ordre d'être prêtes à donner l'assaut dans la nuit. Vers 10 heures, cinq compagnies d'élite des 63<sup>e</sup> et 59<sup>e</sup> furent disposées secrètement dans le lit d'un ruisseau qui aboutit tout près du pont. Elles se tinrent là toute la nuit, les pieds dans le courant, silencieuses, patientes et pleines d'ardeur. Jamais je ne vis soldats mieux disposés à bien faire. Leur misère actuelle, à la porte d'une bonne ville, leur avait inspiré un degré de détermination très calme et au-dessus de ce qui est ordinaire. Avec leur bon sens de soldat, ils se disaient à toute basse voix l'un à l'autre :

« Qu'il fallait y aller hardiment sans regarder; qu'il vallait mieux se faire tuer là et ouvrir la ville aux autres, que de crever tous ensemble dans la boue. »

Hors de telles et rares paroles qui passaient lentement dans les rangs, on n'entendait pas échanger un mot. Des sous-officiers et sapeurs du génie devaient précéder ces compagnies d'attaque et leur ouvrir la voie. Ils vinrent un peu tard, ne quittant qu'alors le convoi des voitures, après 48 heures de fatigues surhumaines. Le colonel du génie qui avait présidé à cette lutte de deux jours, sans prendre une heure de repos, était lui-même exténué. On perdit un temps assez long en je ne sais quels préparatifs; on en perdit ensuite à faire reconnaître un sentier qu'un arabe avait indiqué et qu'il disait conduire à un point de l'enceinte où la surprise était

facile ; mais on ne trouva point un sentier convenable à une telle entreprise ; enfin, on en revint au premier projet qui avait pour but la porte même d'El-Kantara. Des sous-officiers et caporaux du génie se glissèrent sur le pont, rampèrent à plat ventre jusqu'à la porte, sans donner l'éveil aux sentinelles arabes et la reconnurent. La première porte avait cédé, mais s'était appuyée en tombant sur un arceau en arrière qui la soutenait. Elle était fracturée et livrait passage à un homme. On pénétra et on reconnut une seconde porte. La nuit avançait, l'entrée ne se trouvait pas praticable. Des sapeurs avaient été aperçus dans leurs manœuvres et bientôt accueillis à coups de fusil. On ne crut pas avoir le temps de préparer avant le jour des moyens d'explosion ; l'assaut fut remis au lendemain, au grand regret des compagnies d'attaque qui remontèrent vers 6 heures à leur bivouac, plus strictement qu'elles n'avaient attendu dans une position si pénible. Le reste des troupes avait été tenu sous les armes une grande partie de la nuit, prêtes à suivre le mouvement.

23 Novembre. — Le temps se remet au beau. L'artillerie continue à battre la porte à une maison contiguë pour faire brèche. Une batterie arabe, établie à demi-hauteur de la porte de la Kasba sous quatre piliers, répond au feu de nos pièces sans nous donner de grands dommages.

Le 62<sup>e</sup> de ligne a rallié son monde et campe au Mansoura. Un officier du génie, le capitaine Grand, se rend au Koudiat-Ati avec mission de reconnaître exactement la partie de l'enceinte qui fait face à ce point et de désigner l'endroit le plus accessible à l'assaut ou à l'escalade. Les échelles sont construites par les soins du génie et envoyées à la brigade d'avant-garde.

La compagnie franche de Bougie, composée d'hommes déterminés, reçoit l'ordre de venir de Koudiat-Ati à Mansoura, pour se présenter la première à l'assaut du

pont, qui est résolu pour la nuit prochaine. Toutes les dispositions sont prises à cet égard ; les troupes commandées par le général de Rigny ont ordre de tenter de leur côté une attaque secondaire qui doit être poussée avec vigueur pour peu qu'elle tourne bien, et, en tous cas, menée de manière à occuper une partie de la garnison.

Les groupes de cavalerie ennemie qui ont tenu position la veille sur les collines de gauche au-dessus de l'aqueduc, ont reparu plus nombreux, et menaçant de là notre communication entre l'avant-garde et le corps d'armée. Le Roumel qui a continué à croître leur est en aide dans ce but, et sépare les deux camps par une barrière naturelle qui est devenue difficile à franchir ; les cavaliers entament quelques engagements contre la droite des troupes campées à Koudiat-Ati. Vigoureusement reçus par nos tirailleurs d'infanterie légère d'Afrique, que n'intimident pas la rapidité de leur attaque, leur nombre tumultueux et la violence de leurs cris, ils sont chargés deux fois avec succès par les escadrons du 2<sup>e</sup> chasseurs. Bientôt les plus braves même d'entr'eux, ne combattent plus que pour enlever les morts, et, fatigués d'un désavantage constant, ils renoncent enfin à toute entreprise sur ce point. Peu après, leur attaque se reporte vers la gauche de la position de Mansoura, où quelques mulets qu'on a laissés paître au-dessous du bivouac de l'administration, offrent aux Arabes un appât fort à leur convenance. Là encore, ils sont tenus en respect par le commandant Yusuf avec un petit nombre de spahis, au soutien desquels les bataillons du 59<sup>e</sup> ont été portés très rapidement.

Sous les yeux du prince royal et du maréchal, la batterie d'El-Kantara continuait cependant son feu. Quoique habilement dirigé, il n'obtenait pas de grands résultats. Les progrès en étaient observés avec une vive anxiété, et ceux qui ne pouvaient pas assister à ce spectacle en demandaient à tout venant des nouvelles. Beaucoup

éprouvaient jusqu'à l'exagération, ce sentiment que chaque coup décidait une question de vie ou de mort pour toute l'armée et, en réalité, d'un peu plus ou moins de résistance de cette solide construction opiniâtement battue, de quelques boulets plus ou moins heureux, dépendaient le succès complet ou des revers incalculables, le repos, des vivres, des abris, et la faim et les fatigues d'une retraite forcée, avec une armée épuisée, à travers les chances les plus désastreuses.

Vers les deux tiers de la journée, il fallut pour conserver une réserve de quelques coups de canon ralentir le feu de la batterie du pont qui n'avait produit que médiocrement d'effet; l'entrée n'était toujours point ouverte. Le génie fit ses dispositions pour détruire ce reste d'obstacle : tout fut préparé pour l'assaut dont les détails furent confiés au colonel Lemercier; la conduite des troupes au général Trezel.

Une double ration de viande fut distribuée à l'armée, à défaut d'autres vivres.

Le duc de Nemours envoya complimenter la compagnie franche, dont les soldats, continuellement exercés à une guerre difficile contre les kabyles de Bougie, étaient désignés pour former tête de colonne dans cette périlleuse entreprise. Il leur fit dire qu'il comptait sur l'intrépidité de leur élan et sur leur tenacité, et il voulut leur faire remettre une gratification comme encouragement. Ceux-ci refusèrent cet argent avec une coquetterie de soldats, disant que S. A. R. leur permettrait de ne rien accepter avant l'affaire, qu'ils n'avaient pas besoin d'eau-de-vie pour s'animer; que, s'ils réussissaient, il serait temps dans la place, et qu'ils recevraient alors très volontiers ce qu'il pourrait plaire au prince de leur envoyer, s'il était satisfait d'eux.

La nuit vint, nuit décisive; elle était belle, mais trop claire: la lune avait un éclat désespérant. On avait pu, avant son lever, masser en silence les troupes et les cacher aux abords du pont; elle vint trop tôt encore

trahir nos mouvements. L'ennemi, mis en défiance par la tentative de la nuit précédente, était en éveil et faisait bonne garde. Des officiers, sous-officiers et mineurs du génie se coulèrent sur le pont à travers une grêle de balles ; beaucoup furent renversés, tués ou gravement atteints et les attirails qu'ils portaient roulèrent avec eux, ce qui dut jeter la confusion dans cette difficile opération.

Le reste traversa le pont, parvint à se loger et se mit au travail avec ardeur. On dit que le capitaine du génie Ruy, ayant eu le poignet et la jambe fracassés, tomba dans le ravin du Roumel, d'où il remonta seul, ce qui paraît miraculeux. Il n'y avait plus de surprise à ménager ; le canon tonna vers toutes les parties de la ville. L'attaque du Koudiat-Ati commençait aussi à se faire entendre.

L'explosion qu'on attendait n'eut pas lieu ; mais un avis parvint, au nom du colonel Lemercier, au général Trézel, qui se tenait à la tête des premières troupes ; on le prévenait que la porte était ouverte, et que les soldats du génie pénétraient dans la ville. M. Trézel, sachant combien, en pareils cas, les moments sont précieux, que la moindre hésitation peut être funeste, qu'il faut agir dans la minute même et se suivre de près, mit en mouvement les troupes qu'il commandait ; et, voulant leur communiquer tout son entraînement, il s'avança au premier rang des plus résolus. Une fusillade terrible pétilla par toutes les ouvertures des maisons de ce quartier, dont nos assaillants n'étaient séparés que par la largeur du ravin. Le brave général Trézel se trouvait au plus fort du feu et fut jeté bas d'une balle qui lui traversa le cou ; à ce moment le contre-avis arrivait.

Les troupes reprirent poste aussitôt derrière un petit parapet et quelques autres abris ; les efforts des mineurs se renouvelèrent, mais sans succès. Enfin le colonel du génie Lemercier remonta près du Maréchal et du Prince, qui se tenaient à découvert devant la batterie d'El-Kan-

tara, à portée du fusil de la place. Il déclara au maréchal que les moyens dont-il était possible de disposer avaient échoué, qu'il fallait renoncer à l'attaque et retirer les troupes ; ce qui fut fait. L'assaut de Koudiat-Ati n'avait pas eu un résultat plus heureux.

Ainsi s'éteignit la dernière chance de succès.

Voici le moment d'exposer ce qui se passait dans le camp ennemi.

L.-Charles FÉRAUD.

*(A suivre.)*

